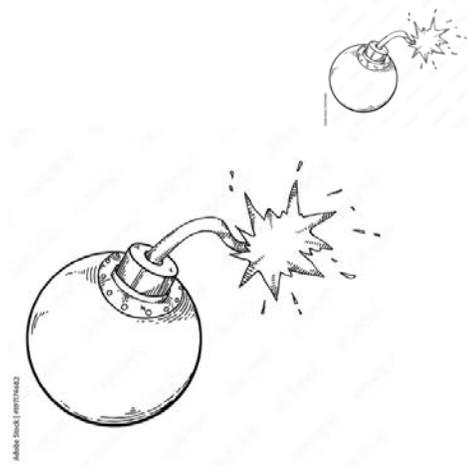


LE RÊVE AUX CONFINS DE LA PENSÉE EXTRÊME

Dostoïevski, Camus, Kaczynski

Arthur Désilets Paquet
Félix Gauthier
(Collège Ahuntsic)



Présentation

Montaigne dans son essai sur le sommeil, célèbre l'extraordinaire quiétude de Socrate qui, au matin même de sa mort, peine à se réveiller alors que son ami Criton, à demi hystérique, le secoue. Visiblement, Socrate n'est pas trop préoccupé par la situation et par les soucis qui habitent les hommes du sens commun. À quoi pouvait bien rêver Socrate au cours de cette ultime nuit ? Sans doute faisait-il des rêves élevés et sereins. Peut-être visitait-il en esprit quelques idées extraordinaires.

Il faut dire que la philosophie socratique-platonicienne s'est élaborée comme une sorte de libération du monde social, de la caverne, de l'ignorance et des illusions. Dans la République, Socrate nous apprend que la vie philosophique, par l'exercice de la raison, peut nous assurer le passage vers une réalité plus essentielle, incommensurablement belle et bonne. À tout prendre, il s'agit là d'une perspective réjouissante qui nourrit en droit tous les plus beaux espoirs.

À nous modernes, cette idée apparaît toujours séduisante, mais certainement plus problématique. L'idée d'un « autre » monde qui serait meilleur a fait bien du chemin et s'est développée dans une multitude de théories philosophiques. Plusieurs ont rêvé d'autres réalités. Cela dit, comme le remarquait déjà Hamlet, qui sait si le rêve espéré ne se révélera pas ultimement être un cauchemar ? N'est-ce pas qu'en « rêvant » un monde meilleur, en « rêvant mieux », on puisse s'engager dans la terreur ? Qu'est-ce qui nous protège, dans le monde du rêve, lorsque les exigences du réel se détendent, de ne pas ouvrir la porte à l'horreur ? Peut-être que rêver est une activité plus risquée qu'il n'y paraît ?

On sait par exemple que Rousseau, lors d'une visite à la prison de Vincennes, a une illumination mystique qui le chavire complètement. Totalement dépossédé, il revient à lui 30 minutes plus tard, trempé de larmes. C'est que cette illumination lui a donné accès aux thèses les plus audacieuses et les plus fortes de son second discours dans lequel il défend l'idée de la bonté originelle de l'homme, bonté occultée et corrompue par le progrès et les sciences. Illumination, rêve, vision prophétique, Rousseau comprend les dangers du progrès. Il les décrira. Mais encore, il dessinera aussi une alternative, une autre avenue pour l'avenir de l'humanité. Ses idées auront une incidence majeure sur la Révolution française et en particulier sur l'un de ses artisans... les plus sanguinaires : Robespierre. Pour construire cette *autre réalité*, ce dernier multiplia les décapitations et fit régner ce que l'on nomma : la Terreur.

Ce dernier exemple a de quoi nous faire réfléchir. L'attitude normale par rapport aux divers artisans de la terreur - terroristes, sectaires, fanatiques, etc. - tend à les voir comme des fous, des déséquilibrés, des individus hors normes qui n'ont pas toute leur tête ou encore des agents qui ont été poussés à adopter des postures extrêmes en raison de divers déterminismes sociaux. Dans le cadre de cet atelier, nous voudrions renverser ce préjugé et nous avancer dans une zone plus déstabilisante : et si la raison et la pensée pouvaient conduire à des idées extrêmes ? Et si les terroristes, plutôt que d'être des fous, étaient rigoureusement cohérents ? Et si rêver en philosophe pouvait conduire à l'horreur et au cauchemar ? Peut-être que l'aventure de la pensée est plus risquée qu'il n'y paraît... peut-être qu'à la lumière des derniers siècles, il n'est plus possible de dormir sereinement comme Socrate.



Questions directrices

1. À partir des extraits cités, quels risques peuvent présenter les « rêves philosophiques » ?
2. Pourquoi associe-t-on très souvent les idées extrêmes à la folie ou à divers troubles psychiatriques ?
3. Dans les extraits cités, quels principes ou valeurs semblent orienter la pensée des individus révolutionnaires ?
4. Selon vous, les révolutionnaires font-ils erreur dans leurs raisonnements ?
5. Quels liens peut-on tracer entre *logos* et violence ?



Premier problème : Raskolnikov

Extrait 1

« - Un instant; je veux te poser une question sérieuse, fit l'étudiant, de plus en plus échauffé. Je viens de plaisanter, naturellement, mais songe : d'un côté, tu as une vieille femme, imbécile, méchante, mesquine, malade, un être qui n'est utile à personne, au contraire, elle est malfaisante, elle-même ne sait pas pourquoi elle vit, et demain elle mourra de sa mort naturelle. Tu me suis ? Tu comprends ?

- Mais oui, fit l'officier en examinant attentivement son camarade qui s'emballait ainsi.
- Je continue. D'autre part, tu as des forces fraîches, jeunes, qui se perdent, faute de soutien, et par milliers encore, de toutes parts ! Cent, mille œuvres utiles, des débuts courageux, qu'on pourrait soutenir et améliorer grâce à l'argent de la vieille destinée à un monastère ! Des centaines, peut-être des milliers d'existences aiguillées sur le bon chemin, des dizaines de familles sauvées de la misère, du vice, de la pourriture, de la mort, des hôpitaux pour maladies vénériennes... et tout cela avec l'argent de cette femme. Si on la tuait et qu'on prend son argent avec l'intention de le faire servir au bien de l'humanité, crois-tu que le crime, ce tout petit crime insignifiant, ne serait pas récompensé par des milliers de bonnes actions ? Pour une seule vie, des milliers d'existences sauvées de la pourriture. Une mort contre cent vies. Mais c'est de l'arithmétique ! D'ailleurs, que pèse dans les balances sociales la vie d'une petite vieille cacochyme, stupide et mauvaise ? Pas plus que celle d'un pou ou d'un cafard. Je dirai même moins, car la vieille est nuisible. Elle sape la vie de ses semblables, elle est cruelle...
- Sans doute, elle est indigne de vivre, fit l'officier, mais il faut compter avec la nature.
- Eh, frère ! La nature, on la corrige, on la redresse, sans cela on serait submergé par les préjugés ! Nous n'aurions pas un seul grand homme. On parle de devoir, de conscience, je n'en veux point médire, mais comment les comprenons-nous ? Attends, j'ai encore une question à te poser. Écoute !
- Non, permets, c'est mon tour; j'ai aussi une question.
- Vas-y.
- Eh bien, voilà; tu es là à pérorer avec éloquence, mais, dis-moi, cette vieille, tu la tuerais *toi-même* ? »

(Fiodor Dostoïevski, *Crime et châtiment*, Paris, Gallimard, 2011, pp. 72-73)

Extrait 2

« - À propos de toutes ces histoires de crimes, de milieu, de fillettes, je me rappelle un article de vous qui m'a d'ailleurs toujours intéressé. Il était intitulé « Le Crime » je crois bien, ou, enfin... j'en ai oublié le titre. J'ai eu le plaisir de le lire il y a deux mois dans *la Parole périodique*.

[...]

- J'examinais, je m'en souviens bien, l'état psychologique du criminel pendant qu'il perpétrait son crime.
- Oui, et vous vous appliquiez à démontrer que le coupable, au moment où il accomplit cet acte criminel, est toujours un malade. C'est une thèse très, très originale, mais ce n'est à



vrai dire pas cette partie de votre article qui m'a particulièrement intéressé, mais certaine pensée glissée vers la fin. Vous vous êtes contenté de l'indiquer de façon sommaire et vague... Bref, vous insinuez, à un moment donné, si vous vous en souvenez, qu'il existe des êtres qui peuvent... ou plutôt, il ne s'agit pas de pouvoir, mais ont pleinement le droit de commettre toutes sortes d'actions criminelles et pour lesquels la loi n'est point faite. [...] Dans l'article en question, tous les hommes sont divisés en êtres « ordinaires » et « extraordinaires ». Les hommes ordinaires doivent vivre dans l'obéissance et n'ont pas le droit de transgresser la loi, attendu qu'ils sont ordinaires. Les individus ordinaires, eux, ont le droit de commettre tous les crimes et de violer toutes les lois pour cette raison qu'ils sont extraordinaires ! C'est bien ce que vous dites, si je ne me trompe ? [...]

Raskolnikov se reprit à sourire. Il avait immédiatement compris de quoi il retournait et ce qu'on voulait lui faire dire...

- Ce n'est pas tout à fait ainsi que je me suis exprimé, commença-t-il d'un ton simple et modeste. [...] J'ai seulement insinué que l'homme « extraordinaire » a le droit, pas le droit légal, naturellement, mais le droit moral de permettre à sa conscience de franchir... certains obstacles et cela seulement dans le cas où l'exige la réalisation de son idée (bienfaitante peut-être pour l'humanité tout entière). [...] D'après moi, si les découvertes de Képler et de Newton n'avaient pu, par suite de certaines circonstances, parvenir à l'humanité que moyennant le sacrifice d'une, de cent vies humaines ou même davantage, capables de leur faire obstacle, Newton aurait eu le droit, et bien plus le devoir, de les *supprimer* afin de permettre la diffusion de ses découvertes dans le monde entier. Il n'en résulte pas le moins du monde que Newton avait le droit d'assassiner n'importe qui à son gré ou de commettre tous les jours des vols au marché. Dans le reste de mon article, j'insiste, si je m'en souviens bien, sur cette idée que tous les législateurs et les guides de l'humanité, à commencer par les plus anciens, pour continuer par les Lycurgue, les Solon, les Mahomet, les Napoléon, etc., tous, jusqu'aux derniers, ont été des criminels, car, en promulguant de nouvelles lois, ils violaient, par cela même, les anciennes qui avaient été jusque-là fidèlement observées par la société et transmises de génération en génération, et parce qu'ils n'avaient point reculé devant les effusions de sang (de sang innocent et parfois héroïquement versé pour défendre les anciennes lois) pour peu qu'ils en aient eu besoin.

Il est même à remarquer que la plupart de ces bienfaiteurs et de ces guides de l'humanité ont fait couler des torrents de sang. J'en conclus, en un mot, que tous, non seulement les grands hommes, mais ceux qui s'élèvent tant soit peu au-dessus du niveau moyen et sont capables de prononcer quelques paroles neuves, sont de par leur nature même et nécessairement des criminels, à un degré variable naturellement. [...]

Les crimes commis par eux sont naturellement relatifs et variables. Dans la plupart des cas, ces hommes réclament, avec des formules diverses, la destruction de l'ordre établi au profit d'un monde meilleur. Mais, s'il le faut, pour faire triompher leurs idées, ils passent sur des cadavres, sur des mares de sang; ils peuvent, selon moi, se le permettre en conscience; tout dépend de l'idée et de son importance, remarquez-le bien. [...] Il n'y a d'ailleurs pas lieu de s'inquiéter sérieusement. La masse ne leur reconnaît jamais ce droit; elle les décapite, les pend (plus ou moins) et remplit ainsi, de la façon la plus rationnelle, son rôle conservateur, jusqu'au jour où cette même masse, dans ses générations suivantes, érige des statues aux suppliciés et leur voue un culte (plus ou moins). La première catégorie est maîtresse du présent, la seconde de l'avenir. La première conserve le monde et c'est grâce à elle que l'humanité se multiplie; la seconde meut l'univers et le conduit à son but.



Toutes les deux ont également leur raison d'être. Enfin, tous ont, pour moi, des droits égaux et *vive donc la guerre éternelle*, jusqu'à la Nouvelle Jérusalem, bien entendu.

- Eh bien ! voilà, je ne sais comment m'expliquer... [...] En composant votre article, il est impossible, hé ! hé ! que vous ne vous soyez pas considéré vous-même, au moins en partie, comme un de ces hommes extraordinaires et destinés à prononcer des « paroles neuves » dans le sens où vous l'entendez... N'est-ce pas ?
- C'est très possible, répondit dédaigneusement Raskolnikov. [...] (Mais) permettez-moi de vous faire remarquer, continua-t-il sèchement, que je ne me suis jamais cru un Mahomet ou un Napoléon... ni aucun personnage de ce genre...
- Allons donc ! Qui ne se croit à présent un Napoléon, chez nous, en Russie ? fit tout à coup Porphyre, sur un ton terriblement familier.
Cette fois, l'accent même qu'il avait pris pour prononcer ces paroles était particulièrement explicite.
- Ne serait-ce pas un futur Napoléon qui aurait tué la semaine dernière, à coups de hache, notre Aliona Ivanonvna ? »

(Fiodor Dostoïevski, *Crime et châtiment*, Paris, Gallimard, 2011, pp. 274-283)



Deuxième problème : Kaczynski

1 La révolution industrielle et ses conséquences ont été un désastre pour la race humaine. Elle a accru la durée de vie dans les pays "avancés", mais a déstabilisé la société, a rendu la vie aliénante, a soumis les êtres humains à des humiliations, a permis l'extension de la souffrance mentale (et de la souffrance physique dans les pays du Tiers-Monde) et a infligé des dommages terribles à la biosphère. Le développement constant de la Technologie ne fera qu'aggraver la situation. Ce qu'auront à subir les hommes et la biosphère sera de pire en pire ; le chaos social et les souffrances mentales s'accroîtront, et il est possible qu'il en aille de même pour les souffrances physiques, y compris dans les pays "avancés".

2 Le système techno-industriel peut survivre ou s'effondrer. S'il survit, il PEUT éventuellement parvenir à assurer un faible niveau de souffrances mentales et physiques, mais seulement après être passé par une longue et douloureuse période d'ajustements, et après avoir réduit les êtres humains et toutes les créatures vivantes à de simples rouages, des produits calibrés de la machine sociale.

3 En outre, si le système perdure, les conséquences sont inéluctables : Il n'y a aucun moyen de réformer ou modifier le système de façon à l'empêcher de dépouiller les hommes de leur dignité et de leur autonomie.

4 Si le système s'effondre, les conséquences seront dramatiques. Mais plus le système se développera, plus désastreux seront les effets de sa destruction, et donc il vaut mieux qu'il s'effondre au plus vite.

5 Par conséquent, nous préconisons une révolution contre le système industriel.

6 Cette révolution peut user de violence ou pas ; elle peut être brève et radicale ou s'étaler sur plusieurs décades en tant que processus graduel. Nous ne pouvons le prédire. Mais nous pouvons présenter de manière générale les mesures que ceux qui haïssent la société industrielle devront prendre pour s'engager sur le chemin de la révolution contre cette forme de société. Il ne s'agit pas d'une révolution POLITIQUE. Son objectif n'est pas de se débarrasser des gouvernements, mais de la base techno-économique de la société actuelle.

7 Dans ce qui va suivre, nous porterons notre attention sur certains aspects négatifs générés par le système techno-industriel. Certains autres aspects ne seront que brièvement abordés, voire ignorés. Cela ne signifie pas que ces autres aspects ne soient pas importants. Pour des raisons pratiques, nous avons restreint nos propos à des domaines qui ne sont pas bien connus du grand public ou pour lesquels nous présentons du neuf. Par exemple, bien que les mouvements écologistes soient bien implantés, nous avons peu écrit à propos de la dégradation de l'environnement et de la destruction de la biosphère, même si nous considérons cela comme de la plus haute importance.

(Théodore Kaczynski, *La société industrielle et son avenir*, 1995)



Troisième problème : Saint-Just

La religion de la vertu

Mais la religion qui exécute ainsi le vieux souverain doit bâtir maintenant la puissance du nouveau ; elle ferme l'église, ce qui la conduit à essayer de bâtir un temple. Le sang des dieux, qui éclabousse une seconde le prêtre de Louis XVI, annonce un nouveau baptême. Joseph de Maistre qualifiait la Révolution de satanique. On voit pourquoi, et dans quel sens. Michelet, cependant, était plus près de la vérité en l'appelant un purgatoire. Dans ce tunnel, une époque s'engage aveuglément pour découvrir une nouvelle lumière, un nouveau bonheur, et la face du vrai dieu. Mais quel sera ce nouveau dieu ? Demandons-le encore à Saint-Just.

1789 n'affirme pas encore la divinité de l'homme, mais celle du peuple, dans la mesure où sa volonté coïncide avec celle de la nature et de la raison. Si la volonté générale s'exprime librement, elle ne peut être que l'expression universelle de la raison. Si le peuple est libre, il est infaillible. Le roi mort, les chaînes du vieux despotisme dénouées, le peuple va donc exprimer ce qui de tout temps et en tous lieux est, a été, et sera la vérité. Il est l'oracle qu'il faut consulter pour savoir ce qu'exige l'ordre éternel du monde. *Vox populi, vox naturae*. Des principes éternels commandent notre conduite : la Vérité, la justice, la Raison enfin. C'est là le nouveau dieu. L'Être suprême que des cohortes de jeunes filles viennent adorer en fêtant la Raison n'est que l'ancien dieu, désincarné, coupé brusquement de toute attache avec la terre et renvoyé, tel un ballon, dans le ciel vide des grands principes. Privé de ses représentants, de tout intercesseur, le dieu des philosophes et des avocats n'a que la valeur d'une démonstration. Il est bien faible, en vérité, et l'on comprend que Rousseau, qui prêchait la tolérance, ait cru cependant qu'il fallait condamner les athées à mort. Pour adorer longtemps un théorème, la foi ne suffit pas, il faut encore une police. Mais cela ne devait venir que plus tard. En 1793, la nouvelle foi est encore intacte et il suffira, si l'on en croit Saint-Just, de gouverner selon la raison. L'art de gouverner, d'après lui, n'a produit que des monstres parce que, jusqu'à lui, on n'a pas voulu gouverner selon la nature. Le temps des monstres est fini avec celui de la violence. « Le cœur humain marche de la nature à la violence, de la violence à la morale. » La morale n'est donc qu'une nature enfin recouverte après des siècles d'aliénation. Que l'on donne seulement à l'homme des lois selon la nature et son cœur », il cessera d'être malheureux et corrompu. Le suffrage universel, fondement des nouvelles lois, doit amener forcément une morale universelle. « Notre but est de créer un ordre de choses tel qu'une pente universelle vers le bien s'établisse. »

La religion de la raison établit tout naturellement la république des lois. La volonté générale s'exprime en lois codifiées par ses représentants. « Le peuple fait la révolution, le législateur fait la république. » Les institutions « immortelles, impassibles et à l'abri de la témérité des hommes » régiront, à leur tour, la vie de tous dans un accord universel et sans contradiction possible puisque tous, obéissant aux lois, n'obéissent qu'à eux-mêmes. « Hors des lois, dit Saint-Just, tout est stérile et mort. » C'est la république romaine, formelle et légaliste. On sait la passion de Saint-Just et de ses contemporains pour l'antiquité romaine. Le jeune homme décadent qui, à Reims, passait des heures, volets fermés, dans une chambre à tentures noires, ornées de larmes blanches, rêvait de la république spartiate. L'auteur d'*Organt*, long et licencieux poème, ressentait d'autant plus le besoin de frugalité et de vertu. Dans ses institutions, Saint-Just refusait la viande à l'enfant jusqu'à l'âge de seize ans, et rêvait d'une



nation végétarienne et révolutionnaire. « Le monde est vide depuis les Romains », s'écriait-il. Mais des temps héroïques s'annonçaient, Caton, Brutus, Scaevola redevenaient possibles. La rhétorique des moralistes latins reflourissait. « Vice, vertu, corruption », ces termes reviennent constamment dans la rhétorique du temps et, plus encore, dans les discours de Saint-Just qu'ils alourdisent sans cesse. La raison en est simple. Ce bel édifice, Montesquieu l'avait déjà vu, ne pouvait se passer de la vertu. La Révolution française, en prétendant bâtir l'histoire sur un principe de pureté absolue, ouvre les temps modernes en même temps que l'ère de la morale formelle.

Qu'est-ce que la vertu, en effet ? Pour le philosophe bourgeois d'alors, c'est la conformité à la nature et, en politique, la conformité à la loi qui exprime la volonté générale. « La morale, dit Saint-Just, est plus forte que les tyrans. » Elle vient en effet de tuer Louis XVI. Toute désobéissance à la loi ne vient donc pas d'une imperfection, supposée impossible, de cette loi, mais d'un manque de vertu chez le citoyen réfractaire. C'est pourquoi la république n'est pas seulement un sénat, comme le dit fortement Saint-Just, elle est la vertu. Chaque corruption morale est en même temps corruption politique, et réciproquement. Venu de la doctrine elle-même, un principe de répression infinie s'installe alors. Saint-Just était sans doute sincère dans son désir d'idylle universelle. Il a vraiment rêvé d'une république d'ascètes, d'une humanité réconciliée et abandonnée aux chastes jeux de l'innocence première, sous la garde de ces sages vieillards qu'il décorait d'avance d'une écharpe tricolore et d'un panache blanc. On sait aussi que, dès le début de la Révolution, Saint-Just se prononçait, en même temps que Robespierre, contre la peine de mort. Il demandait seulement que les meurtriers fussent vêtus de noir tout le temps de leur vie. Il voulait une justice qui ne cherchât pas « à trouver l'accusé coupable, mais à le trouver faible », et ceci est admirable. Il rêvait aussi d'une république du pardon qui reconnut que si l'arbre du crime était dur, la racine en était tendre. Un de ses cris au moins vient du cœur et ne se laisse pas oublier : « C'est une chose affreuse de tourmenter le peuple. » Oui, cela est affreux. Mais un cœur peut le sentir et se soumettre pourtant à des principes qui supposent, pour finir, le tourment du peuple.

La morale, quand elle est formelle, dévore. Pour paraphraser Saint-Just, nul n'est vertueux innocemment. À partir du moment où les lois ne font pas régner la concorde, où l'unité que les principes devaient créer se disloque, qui est coupable ? Les factions. Qui sont les factieux ? Ceux qui nient par leur activité même l'unité nécessaire. La faction divise le souverain. Elle est donc blasphématrice et criminelle. Il faut la combattre, et elle seule. Mais s'il y a beaucoup de factions ? Toutes seront combattues, sans rémission. Saint-Just s'écrie : « Ou les vertus ou la Terreur. » Il faut bronzer la liberté et le projet de constitution à la Convention mentionne alors la peine de mort. La vertu absolue est impossible, la république du pardon amène par une logique implacable la république des guillotines. Montesquieu avait déjà dénoncé cette logique comme l'une des causes de la décadence des sociétés, disant que l'abus de pouvoir est plus grand lorsque les lois ne le prévoient pas. La loi pure de Saint-Just n'avait pas tenu compte de cette vérité, vieille comme l'histoire elle-même, que la loi, dans son essence, est vouée à être violée.

(Albert Camus, *L'homme révolté*, Paris, Gallimard, 1951, pp. 530-533)



Sommaire

Qu'il me suffise, pour le moment, de souligner la cohérence du raisonnement tenu par les membres de [certains groupes terroristes et de leurs assassins]. Je serais même tenté d'écrire [leur] *extrême* cohérence. C'est ce qui frappe le plus dès que l'on tente de percer le mystère de ce genre de croyances : leur cohérence presque inhumaine. On n'est plus sensible, dès lors, à leur irrationalité, mais, au contraire, à leur rationalité mécanique, n'acceptant aucun compromis, appliquant jusqu'au terme de leur logique des prémisses que n'importe quel croyant pourrait admettre : veux-tu respecter la volonté divine ? Veux-tu que le monde soit meilleur ? Souhaites-tu découvrir les pouvoirs qui sommeillent en toi ? Penses-tu que tous les hommes devraient être traités en égaux ? Souhaites-tu sauvegarder la planète...? Alors que beaucoup d'entre nous pourraient répondre « oui » à au moins une de ces questions, tout en ménageant les arrangements nécessaires à une vie paisible, l'extrémiste opposera que, si l'on adhère réellement à son idéal, on ne peut souffrir le compromis, qui, pour lui, est nécessairement une compromission.

[...]

L'histoire de Phineas Gage est bien connue de tous ceux qui s'intéressent au cerveau humain et à son fonctionnement. Le 13 septembre 1848, cet ouvrier travaille sur un chantier de construction de chemins de fer dans le Vermont aux États-Unis. Sa tâche est délicate, il utilise de l'explosif et ce jour-là, les choses vont mal tourner. Une détonation imprévue va projeter une barre d'acier de 6 kilos qui va traverser sa tête de part en part. Très précisément, cette barre fait 3,6 cm de diamètre et 1,1 mètre de long, elle pénètre par sa joue, détruisant une partie de sa mâchoire supérieure, passe sous son œil gauche et ressort par le haut du crâne, traversant littéralement son cerveau et l'endommageant irrémédiablement. Le plus invraisemblable est qu'il survécut à ce terrible accident. Sa convalescence fut longue, bien entendu, mais les médecins qui l'examinèrent considèrent qu'au printemps 1849 il avait recouvré toutes ses capacités physiques et intellectuelles. D'ailleurs, dès le mois de novembre 1848, il marchait normalement et prétendait n'avoir plus de maux de tête. Il avait perdu l'usage de son œil gauche et souffrait de paralysies faciales, mais cela paraissait être un moindre mal compte tenu du traumatisme effroyable qu'il avait subi. Cette histoire pourrait presque être considérée comme miraculeuse si les choses n'avaient pas, finalement, assez mal tourné. En effet, Phinéas Gage avait retrouvé sa normalité à un détail près : ses amis ne le reconnaissaient plus. Alors qu'il avait toujours été quelqu'un de compétent, d'affable et de courtois, il était devenu grossier, agressif, arrogant et violent, en un mot incontrôlable. Il paraissait n'avoir aucun remords lorsqu'il commettait quelque exaction. Son nouveau comportement conduisit son employeur à le licencier, la légende dit qu'il finit par s'exhiber dans les fêtes foraines et acheva sa vie dans la misère.

Parce que son changement d'attitude est survenu peu après son terrible accident et parce que des neuroscientifiques ont pu, en faisant des recherches sur son crâne, identifier les ondes du cerveau qui avait été lésées, on peut être assuré que l'amoralité de M. Gage est bien une sorte d'éclipse de ses convictions morales. Phineas Gage a bien perdu l'aptitude à respecter une certaine norme du bien et du mal. Dans ce genre de cas, on peut sans doute considérer l'individu comme partiellement irresponsable de ses actes parce que l'accident qu'il a subi a manifestement changé sa personnalité, que son comportement peut s'expliquer par des causes biologiques et que la possibilité que tout être humain a de manifester des rétro jugements (en



l'occurrence ici dans le domaine du bien et du mal) a été, chez lui, considérablement affaiblie, voir annihilée.

Seulement, ce n'est pas du tout le cas des extrémistes que nous étudions, pas même celui de ceux qui sacrifient des innocents à leur cause. Pour ce qu'on peut savoir d'eux, leur cerveau n'a pas subi de dommages de cet ordre et l'on ne peut même pas faire l'hypothèse coûteuse que leur socialisation primaire aurait fait d'eux des automates de la barbarie, car beaucoup ne rencontrent le fanatisme qu'assez tardivement dans leur parcours. Il ne faut pas énormément d'imagination pour supposer qu'en dehors de leur idéologie sociopathique, ils sont capables de s'indigner de choses qui indignent aussi Monsieur Tout-le-Monde. Évidemment, comme nous l'avons vu plus haut, si l'on pouvait les supposer dépourvus de sens moral, l'énigme fondamentale que je veux résoudre ici trouverait sans peine une solution simple : s'ils sont capables de commettre des actes ignominieux, c'est parce qu'ils ne comprennent pas qu'ils font le mal. Resterait à résoudre la question de savoir comment ils peuvent accepter de sacrifier leurs biens les plus précieux (carrière, confort, vie personnelle et vie tout court) à leur cause, mais du moins, celle de l'immoralité de l'acte en lui-même ne serait guère mystérieuse. Il arrive parfois que les énigmes les plus complexes trouvent des solutions simples.

Celles-ci, cependant, ne sont simples qu'une fois qu'on les connaît, ce qui doit nous inciter à la prudence. Quant aux suggestions de notre intuition qui croit tout connaître avant même de jeter un œil, dans le cas présent, la solution de l'amoralité des auteurs des actes extrémistes permet, sans frais, de rendre compte intellectuellement d'actes qui nous paraissent incompréhensibles tant leurs conséquences sont moralement choquantes. En outre, face à l'abjection, l'hypothèse de l'amoralité de ceux qui la produisent est souvent commode. Elle permet de ne pas se sentir impliqué en tant qu'observateur, parce qu'en déshumanisant l'acte, on lui retire la possibilité qu'il aurait d'être miroir de la face la plus obscure de nous-mêmes. [...]

Le terroriste n'est pas devenu quelqu'un d'amoral, c'est même une extrême sensibilité à ce qu'il perçoit comme des injustices qui l'incitent à franchir la ligne rouge, nous l'avons vu. Cette sensibilité autorise à enfreindre les règles de la morale ordinaire parce qu'il considère qu'il existe des règles qui leur sont supérieures. [...]

Que ce soit dans le cas des terroristes d'extrême gauche, d'extrême droite ou l'inspiration religieuse, que ce soit Richard Durn, Maxime Brunerie, ou Cho Seung-hui et tant d'autres, ce qui frappe, ce n'est jamais une forme d'insensibilités morale, mais au contraire une sensibilité exacerbée. Une sensibilité telle qu'elle ne paraît souffrir aucune comparaison, aucune compensation possible dans l'esprit de l'extrémiste le plus déterminé. [...]

(Gérald Bronner, *La pensée extrême*, Paris, Puf, 2009, pp. 81-82, 287-293)